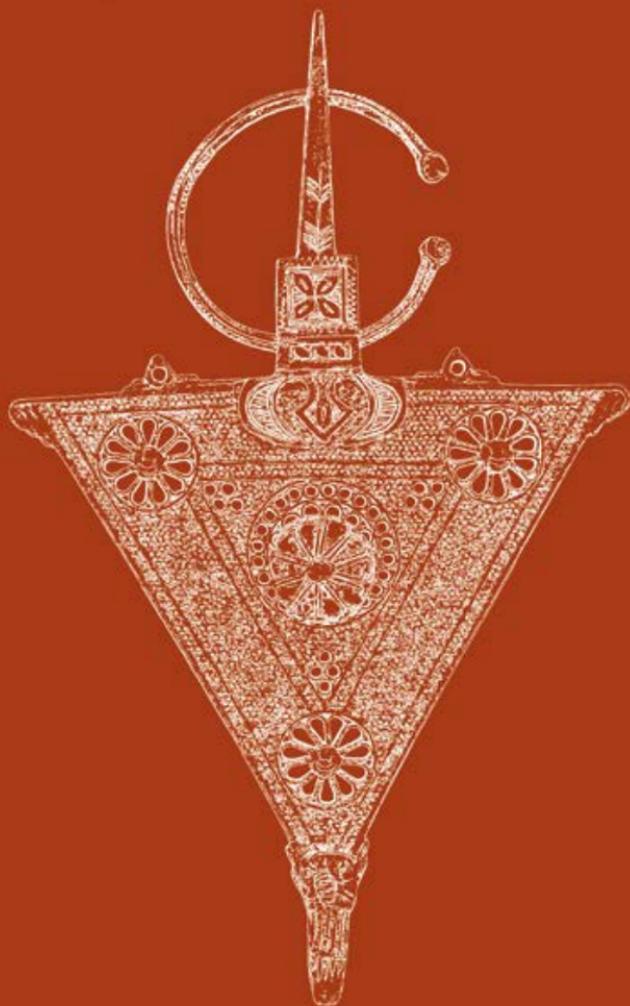


Violette Ailhaud • Jean Darot

# Le saule mort



Editions **Passiflore**

## DU MÊME AUTEUR

- *La femme île*, Éditions Passiflore, 2024
- *L'enfant don*, Éditions Passiflore, 2023\*
- *L'homme semence* (réédition), Éditions Passiflore, 2023\*
- *Les cavaliers de Repentance*, Éditions Parole, 2021
- *L'amer du thé*, Éditions Parole, 2019  
Lauréat du Festival du premier roman  
de Chambéry 2020  
Prix du Premier roman « Le Baz'Art des mots » 2020
- *L'homme semence*, Éditions Parole, 2006

\* Également disponible dans la collection  
« Les Grands Caractères de Passiflore »

Image de couverture :  
Collectie Wereldmuseum (v/h Tropenmuseum),  
part of the National Museum of World Cultures  
<http://www.wereldmuseum.nl/>

© Éditions Passiflore – 2025  
93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 Dax  
[www.editions-passiflore.com](http://www.editions-passiflore.com)

Jean Darot  
*sous le nom d'emprunt de Violette Ailhaud*

# Le saule mort

*roman*

Editions **Passiflore**

## Préface

### **Le Saule Mort<sup>1</sup>, le 2 décembre 1921.**

Dans un premier cahier intitulé « L'homme semence », j'ai raconté ce que nous avons vécu après le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1851. Soixante-dix ans après, le souvenir de cette période brûle encore le cœur de la très jeune femme que j'étais.

La vie m'a faite trois fois veuve. À chaque fois, c'est la violence du pouvoir qui m'a privée de mon homme. Mais, si la grande sécheresse que vient de connaître la France en cette année 1921 me

---

1. Le Saule Mort est un hameau du village du Poil dans les Alpes-de-Haute-Provence.

renvoie à ce que nous avons connu en Algérie, jamais les malheurs traversés n'ont pu assécher la rivière de mes bonheurs et encore moins celle de mes révoltes et de mes engagements. Dans ce hameau du Saule Mort, où j'ai choisi de venir terminer le dernier méandre de mon existence, me voici encore à remplir un nouveau cahier. Car il y a eu une vie après le départ de Jean.

« *Quand la liberté rentrera, je rentrerai.* »

Victor Hugo

# 1

---

**Juin 1862**

## **Le retour de Jean**

Ça vient du fond de mon ventre. Une vague brutale l'envahit et me brise. Un homme franchit le gué de la rivière. Il tranche le brillant de l'eau entre les iscles et je tombe à genoux car je sais que c'est lui. Mes jambes refusent de porter le poids de l'émotion qui m'alourdit. Mes yeux se vident d'un flot de larmes. Tout disparaît autour de moi. Je n'entends même pas mon fils qui court vers moi en hurlant « Maman ! ».

Je regarde cet homme qui vient.

Je regarde cet homme suivi d'un autre homme et d'un groupe de mules.

Je regarde et je pleure.

Je pleure de joie devant ce tournant inattendu de la vie.

Je pleure de peur de ce qui va arriver.

À la pointe du champ qui domine la vallée, nous sommes à faire les foins. Je tourne mon regard vers Rose qui est accourue. Accroupie à mes côtés, elle m'a prise dans ses bras. Son visage inquiet m'interroge sans un mot. Ma figure baignée de larmes rayonne de joie comme le soleil. La lumière de mon sourire passe de mes yeux aux siens.

Elle observe ces hommes qui montent vers nous. Puis son regard plonge dans le mien pour y lire ce que je n'ai pas dit. Je vois qu'elle ne sait pas ce qu'elle doit comprendre, ou plutôt qu'elle se refuse à comprendre.

Je glisse ma main dans la poche de ma blouse. J'y trouve la lettre reçue de Jean il y a deux mois. Dans les plis de la feuille de papier, un marron s'est glissé. C'est celui que je ramasse chaque année et qui se dessèche dans mes vêtements comme la jeune femme que je suis se dessèche depuis six ans. Je n'ai rien dit de cette lettre jusqu'à présent parce que je veux toucher Jean avant de croire que c'est vrai,

parce que je ne veux pas donner d'espoir ou inquiéter ceux qui m'entourent.

Je tends la lettre à Rose qui, dès les premiers mots, se lève avec un air de reproche et s'éloigne. Appuyée à un arbre, elle est secouée par les sanglots. Mon fils aîné, qui s'appelle Jean comme son père, m'interroge d'un seul mot : « Maman ? » Alors, je le serre contre moi pour lui murmurer : « Ton père est de retour. » Comme Rose, il me repousse. Il crie : « Maman ! » Mais c'est un cri de joie.

Jean sait l'histoire de Jean son père. Jean sait notre histoire qui est la sienne. Il sait combien notre vie a été dure et belle. Il sait la beauté et la force qui sont à l'origine de sa propre vie.

Il fait sec. Les foins peuvent attendre.

Nous nous installons au bord de l'attente et nous arrêtons le temps. Ce temps qui nous a martyrisées depuis des années. Ce temps que nous avons mesuré, goutte après goutte, avec notre sang, notre sueur, notre peur, notre impatience, depuis la répression qui a emporté nos hommes en février 1852. Ce temps, nous lui imposons une pause, une paix. Fourches et râteliers reposent là où le travail s'est arrêté au

moment où j'ai crié : « L'homme qui monte de la vallée, c'est Jean. »

Comme les brebis qui chômeent, nous formons un cercle. Rose lit la lettre de Jean à haute voix. Sa lettre dit sa joie d'avoir enfin de nos nouvelles après ces années de silence. Elle dit que, depuis l'Algérie où il a été envoyé au bagne avant d'être amnistié, il n'a jamais cessé de penser à nous mais qu'il lui était interdit d'écrire. Elle dit qu'elle est courte car il a mille choses à nous dire qui sont trop grandes pour tenir dans une seule lettre. Ce que nous retenons c'est qu'il prendra le bateau dès qu'il le pourra. Elle dit aussi que Jean a été fou de joie lorsqu'il a reçu ma réponse à sa précédente lettre. Alors, tous les regards de notre petit cercle convergent vers moi pour m'interroger. J'explique que lorsque j'ai reçu des nouvelles de Jean pour la première fois, je ne savais pas ce qui allait se passer ni si ma réponse allait lui parvenir. J'ai préféré me taire.

Notre cercle est devenu silencieux et ruminant. Il me fait penser soudain à la margelle d'un puits sombre que le vide de l'absence a creusé dans les entrailles de ma vie. Penchée sur ce fond de notre histoire, je me mets à partager les souvenirs qui me remontent, seau après

seau, et que je verse au milieu de notre petit groupe : ceux des jours sombres et ceux des jours lumineux.

Je raconte ce que chacun sait et que nous avons fini par taire. Je mâche les mots avec application comme une poignée de grains pour en exprimer toutes les images et mieux les digérer. Mais je tais l'amour qui n'a cessé de me brûler pour cet homme qui revient.

Ce que nous avons vécu, personne ne pouvait l'imaginer. La folie des hommes avait fait naître un temps hors du temps commun. Nous, les femmes, avons fait ce qu'il fallait pour vivre ce temps et y maintenir la vie. L'après ne saurait nous juger de son regard ordinaire.

Tout comme la République, notre village des Basses Alpes a été renversé par le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1851. Parce qu'il s'était soulevé, comme beaucoup de villages de France, pour défendre une république chèrement acquise, tous ses hommes lui ont été enlevés, raflés ou tués par les gendarmes.

Et lorsqu'il n'y a plus d'homme, l'avenir s'éteint ou crie. Ce cri, nous avons commencé à l'entendre à force d'attendre. Pendant de longs mois, nous avons attendu cette moitié de notre humanité qui avait été arrachée à nos

terres, à nos murs, à nos cœurs. Lorsque ce cri est devenu insupportable, qu'il a entièrement rempli le vide de nos maisons sans homme, alors la parole est venue. Elle est venue pour faire taire le cri, pour nourrir sa faim avec des réponses. Elle a commencé par une question : « Et s'il n'y avait plus d'hommes? Plus d'hommes nulle part? » a dit l'une d'entre nous. Nous étions complètement isolées. Aucune vie ne s'était manifestée au-delà de notre village. Pour autant, nous avons nourri de notre travail le bec ouvert de nos enfants, de nos bêtes et de nos champs. Mais notre terre que sont nos ventres, ce pouvoir que nous avons d'y faire pousser la vie et qui nous a valu d'être déifiées ou martyrisées, ne donne jamais de récolte sans semence.

Nous avons tordu la question dans tous les sens pour en exprimer la réponse. Elle était nichée au fond de nos ventres et nous l'avons expulsée toutes en même temps. Nous étions d'accord : un jour un homme viendrait et nous devrions le partager pour continuer à faire pousser la vie.

Jean est venu, un jour de foin comme aujourd'hui. Outre la vie, il a apporté le bonheur dans notre malheur. J'ai mis au monde mes

deux garçons. Rose nous a offert une fille. Les autres ont eu leurs petits.

Un jour, le temps commun a repris sa place. Jean est parti. Je suis devenue veuve de mon second homme. Le premier, Martin, le promis de ma jeunesse, avait été tué par les gendarmes avant même qu'il m'ait faite femme.

Voilà l'histoire que je raconte, à nous autres qui l'avons vécue, pour en graver les mots dans nos mémoires.



« Ça vient du fond de mon ventre. Une vague brutale l'envahit et me brise. Un homme franchit le gué de la rivière. Il tranche le brillant de l'eau entre les iscles et je tombe à genoux car je sais que c'est lui. »

Jean revient au village retrouver Violette et ses enfants après de longues années d'absence, après le bagne. Ensemble, ils vont partir pour l'Algérie, où les attend une nouvelle vie à construire, une nouvelle terre à semer, une nouvelle communauté à aimer.

*Le saule mort* est le deuxième cahier de Violette Ailhaud, qui retrace ses années en Algérie jusqu'à son retour au hameau du Saule Mort, dans les Alpes-de-Haute-Provence. Amour, partage, tolérance, non-violence sont les valeurs portées par les personnages du roman et décrites avec beaucoup de poésie par Jean Darot.

**La suite de *L'homme semence*, roman vendu à plus de 60 000 exemplaires avec 9 traductions en langues étrangères et diverses adaptations au cinéma, au théâtre et en bande dessinée.**

12 €



9 782379 461392